

duite quant au spirituel : les hommes n'étaient admis dans cet ordre que pour procurer les secours spirituels.

L'habitation des uns et des autres était séparée par une clôture inviolable : mais l'église leur était commune. Le chœur des religieux était au dessous de celui des religieuses, de manière qu'ils ne pouvaient pas se voir.

Ces monastères du Nord furent détruits lors de la révolution causée par le changement de religion.

Il paraît qu'on a trouvé en Allemagne quelques monastères doubles.

Henri V d'Angleterre établit un monastère de l'ordre de sainte Brigitte et il mit une grande magnificence dans cette fondation.

La révolution de Henri VIII mit leurs personnes hors la clôture et leurs richesses au trésor.

Au moyen-âge, la femme n'a pas été aussi frappée d'incapacité qu'on le croit généralement, et dans l'Eglise, on a cru même qu'elle était assez bonne pour conduire l'homme quelquefois. Ces ordres religieux en sont une preuve.

Je trouve aussi que les révolutions française, anglaise et suédoise virent les choses sous un angle différent, et n'ont accordé à la crise féministe qu'une trop peu sérieuse attention. Cette chère révolution ! elle a deux faces.

Mais vous avez fait beaucoup de chemin, mesdames, depuis le jour où parut : *Paradoxe sur la femme où l'on tâche de prouver qu'elle n'est pas de l'espèce humaine*.

Evolution... du temps ?

EMILE B. GAUVREAU.

Beardsley, Minn., 1897.

L'AMITIÉ

Très respectueusement dédié à Violette.

En mettant l'homme sur la terre, Dieu lui donna, — sans doute pour lui dérober les amertumes de la vie, — ce trésor si précieux, ce bien inappréciable, que tous ont connu, dont ils ont tous joui, — plus ou moins longtemps, il est vrai, — et qu'on nomme l'amour maternel. Toute l'enfance, toute cette première période de notre existence, qui est aussi la plus heureuse, est guidée par cette tendresse maternelle, et il ne se passe pas une journée, pas un instant, sans que les preuves les plus évidentes de cette affection fassent goûter à l'enfant une gaieté parfaite, et lui fassent entrevoir un ciel de bonheur, d'un bleu d'azur, où aucun nuage n'a sa place. Cet amour réunit en lui toutes les qualités qui sont de l'essence de tout sentiment noble, et jamais tendresse plus pure et plus profonde ne saurait éclore dans un cœur.

Cependant, plus tard, après que les belles années de l'enfance se sont enfuies rapidement vers le passé, lorsque les premiers moments de la jeunesse ont commencé à soulever le voile qui jusque là, dérobait à la vue de l'enfant le gouffre immense où séjournent toutes les misères humaines ; lorsque les premiers événements de l'adolescence ont fait comprendre à l'homme que "vivre c'est souffrir," alors au contact de compagnons généreux et vertueux, il s'aperçoit que l'ère nouvelle qui commence pour lui exige plus que l'amour maternel, a besoin de cette autre affection qui, existant entre étrangers, semble établir des liens de véritable parenté pour succéder à la première affection qui ne peut le suivre toujours. A-t-on jamais songé à cette force mystérieuse qui existe dans toute vraie amitié et qui fait que deux être étrangers, si longtemps inconnus, s'unissent par des liens étroits d'affection, s'habituent à penser ensemble, à souffrir mutuellement, à sympathiser dans l'exaltation et la pratique de toutes les grandes aspirations et de tous les nobles sentiments ?

L'amitié ! comprend-on toute la portée de ce mot ? Comprend-on le sens magique de ce nom qui fait couler des pleurs aux vieillards, en leur rappelant tout un passé qui allait s'effacer, et que ce souvenir ranime en faisant passer devant leur esprit tout ce long cortège d'anciens amis qu'ils pleurent et qu'ils regrettent ?

Ah ! c'est que l'amitié est un sentiment noble, s'il en fut jamais. C'est que l'amitié est cette consola-

tion qui soutient notre courage ici-bas, c'est que l'amitié élève l'âme et ennoblit le cœur.

Néanmoins, malgré toute la grandeur de l'amitié entre compagnons, j'estime que l'amitié n'est jamais si grande que lorsqu'elle existe entre une amie et un ami.

Lamartine, que j'aime à citer lorsque je parle de sentiments, pensait de même, je crois, lorsqu'il écrivait en traitant ce sujet :

" Non jamais ma main ne repousse
" Ce symbole d'un sentiment ;
" Mais lorsque la main est plus douce
" Je la serre plus tendrement."

Et cela n'est-il pas évident ?

Les paroles de consolations, de sympathies dans la bouche d'une femme ne semblent-elles pas plus douces et ne soulagent-elles pas encore plus efficacement nos pauvres cœurs malades ? L'amitié consiste surtout dans la sincérité, la tendresse, la douceur, la sympathie, autant de vertus que la femme possède mieux et à un plus haut degré que tout homme. Non, on ne saurait nier cette vérité ; mais ce que quelques-uns ne peuvent admettre c'est l'existence de l'amitié entre une jeune fille et un jeune homme. Au fond, ceux-là discutent sur les mots, et voudraient nécessairement appeler amour ce que nous appelons amitié. Mais l'amitié n'est pas comme l'amour égoïste, elle s'étend à plus d'un cœur, soulage plus d'une souffrance, et c'est ce qui lui donne ce cachet de grandeur que l'amour ne saurait jamais avoir.

Et d'ailleurs, les circonstances, l'âge, empêchent l'amour d'exister, mais ne sauraient mettre aucun obstacle à l'amitié.

Quant à moi, j'adore l'amitié et si bien souvent je me surprends à voir quelque bonheur ici-bas, si quelquefois je semble oublier les obstacles qui se présentent en si grand nombre sur la route accidentée de la vie, c'est que je puise tout mon courage dans l'amitié sincère de francs amis. Mais c'est surtout dans la sympathie d'une amie que j'ai trouvé des consolations. C'est que je crois à l'amitié entre jeune fille et jeune homme, c'est que je suis persuadé, comme l'a bien dit ma gracieuse correspondante Violette, que la sympathie dans les opinions suffit pour établir une certaine amitié, et c'est pour cette raison, que je prends la liberté, parlant de celle à qui je dédie ces lignes, de me dire comme Paul Bourget, *l'ami inconnu d'une amie inconnue*.

T. Ribou

ANATOLE FRANCE

Parmi les nouveaux élus de l'Académie française, nous devons mentionner M. Anatole France, écrivain d'une douceur, d'une harmonie, oserons-nous dire, qui le distingue de tous les écrivains du jour.

Sa pensée saisit tous les raffinements de notre vie, en pénètre toutes les complications psychologiques. Il décrit avec grâce, avec finesse, mais avec une profondeur étrange, tous les sentiments les plus intimes de l'âme.

Il aime cependant à revivre, lui aussi, de ce passé d'art dont il a le culte, et dont le rayonnement éclaire chacune de ses œuvres.

Il s'entoure de tout ce qui lui rappelle ce passé brillant : mêlant un bien-être savant aux visions du lointain, il harmonise le confortable des choses nécessaires avec les préoccupations d'art pur dont mille objets sont la manifestation.

En face de son bureau de travail, là où son regard se porte de préférence dans ses rêveries, sont réunies ses peintures préférées : une Vierge à l'Enfant, de l'école Van Eyck, du XVe siècle, d'une carnation restée d'une admirable fraîcheur. Une figure de l'école de Clouet, au dessin net et clair (XVIe siècle). Un visage de femme d'une finesse de modelé parfaite, détaché du volet d'un bahut bourguignon. Quelques

crucifix espagnols de l'école de Murillo, où la blancheur du corps du Christ se découpe nettement sur le bois noir de la croix, tandis qu'au pied, la sainte Vierge, au vêtement bleu, jette vers son Fils un regard de prière noyé dans les pleurs d'une réelle agonie.



ANATOLE FRANCE

La bibliothèque d'Anatole France témoigne aussi de son goût harmonique : tout y est relié dans les nuances les plus assorties. Le blanc y domine, cette ancienne reliure si riche, en peau de truie, donnant des tons d'ivoire aux couvertures des auteurs préférés.

Nous publions, dans une autre page, quelques lignes d'Anatole France ; nos lecteurs pourront juger du style — et le style, c'est l'homme !

FIRMIN PICARD.

L'ETERNEL ADIEU

S'il est un mot qui renferme l'expression d'une douleur profonde, et qui trouve un écho plus sensible chez les cœurs qu'il a déjà remplis d'amertume, c'est bien l'éternel adieu !

Accoudé à la rampe qui domine le mur de revêtement du port, les yeux tournés vers le lointain, cherchant à découvrir un dernier vestige du fier paquebot qui vient de disparaître dans les brumes de l'horizon, ou attardé, sur le quai des gares de chemin de fer, prêtant l'oreille au sifflement de la locomotive qui, sous l'effet de la distance, ressemble à une plainte déchirante : dans l'un ou l'autre cas, celui qui vient de subir une cruelle séparation des siens peut cependant encore secouer sa torpeur, dresser la tête et jeter à ceux qui fuient ces paroles de douce consolation : Au revoir !

Mais celui-là qui a vu le trépas lui ravir des êtres particulièrement chers, qui a entendu le frôlement du cercueil contre les parois de la fosse, dans laquelle est descendu son bonheur, celui-là, dis-je, quelle puissance va donc l'aider à relever le front, à se soustraire aux effets de cette lourde calamité ? Ah ! c'est bien le cas de dire avec un auteur : "Qu'il est des réalités si terribles, tellement foudroyantes, que l'esprit humain recule épouvanté devant elles !"

Où, malgré l'esprit de foi chrétien qui doit animer l'âme et la soutenir en ces jours de sombre douleur, elle n'en tombe pas moins dans une espèce d'agonie, où elle demeure, concentrée, dans les regrets d'un bonheur souvent à peine entrevu... et déjà disparu.

W. L. L.

Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver ; il ne suffit pas de calculer, il faut croire. — ANATOLE FRANCE.